Poésies

Charline88
Lioubov

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88
Lioubov

Poésies

© Le jardin d'Aphrodite - Février 2019

Sommaire

L'abandon... **4**

Ad memoriam **5**

Ardênne ou Djosène **6**

Avant... **8**

Du bistrot au café **10**

Depuis longtemps **11**

La complainte du Poivrot **12**

La prière de la chaise **13**

Jennifer **16**

Une rencontre **18**

Supplique **19**

Charline88

L'abandon…

Sur l'autel des amours nouvelles, les anciennes sont sacrifiées ;
Pour que vivent les années à venir, il délaissait tes plus belles.
Et voici que ton prénom si souvent prononcé s'est fait la belle
Pour d'autres courbes, ou encore de plus jolis pleins et déliés.

Ce ventre trop souvent revisité par ses douces mains habiles
N'attend donc plus ces jouissances qui viennent de le quitter.
Avec ses doigts éloignés par cet autre merveilleux bonheur subtil,
C'est aussi ta vie qui s'est détournée en petits souvenirs étriqués.

Ta poitrine gonflée ne l'est plus que par tes immenses larmes,
Sanglots inutiles que tu laisses, comme une musique, s'échapper.
Et il en sourit de tes peines, t'inondant de ses pires sarcasmes ;
Tes seins n'ont plus vraiment d'attraits pour de partir l'empêcher.

Dans tes cheveux défaits, la main qui ce soir s'y plonge en neige
Remonte une frange sur un front plissé, ridules d'amour creusées
Par des nuits blanches à l'aimer, ce délicat fantôme en habits grège
Parti pour toujours vers une autre, celle qui a bien su l'apprivoiser.

Alors tu restes sans dire un mot, sans faire un geste, attendant un retour,
Gardant un inutile et vain espoir, pareil à une bougie allumée qui brûle.
Et les moissons de l'amour qui finissent ne laissent pour tout atour
Que ces rivières coulant de tes yeux vers ton menton en perles minuscules.

C'est bien pour un ventre bien rond que toi tu n'auras jamais pu lui offrir
Qu'il délaisse tes trésors. Ceux que tu donnais sans vraiment compter,
Ployant ton corps sous son jonc ardent qui souvent savait si bien t'ouvrir :
Cette bête même qu'une intruse vient de cueillir, et surtout de t'arracher !

Le visage baigné de tes pleurs, tu vois s'éloigner rapidement, les poings serrés,
Ce grand morceau de toi qui riait, chantait, te rendait attirante et souriante.
Il te délaisse pour une autre île, un second port où il va rapidement s'amarrer,
Et c'est ton bateau à toi qui quitte le quai pour une vie désormais inquiétante.

Ad memoriam

À toi… que j'aurais tant aimé, toi mon amour.
Je t'ai tellement espéré durant toutes ces années,
Tant fait de folies de mon corps resté toujours si vide
Pour avoir la joie de te serrer dans mes bras un jour.
Toi qui t'es pourtant toujours caché à moi la bernée,
Me laissant sur ma faim, espérance de présence avide.

Combien d'entre eux se sont couchés sur mon corps ?
Combien m'ont menti pour avoir une nuit de plaisir ?
M'assurant de la qualité de leur généreuse semence,
Pour en fin de compte me laisser à l'aube, les retors,
Aussi vide dans l'âme que dans le cœur, de voir partir
Mes espoirs en même temps que leurs grosses panses.

Pas un n'a eu un geste de tendresse pour ce bidon
Excellemment labouré et limé par leurs joyeuses pines
Dont ils sont tous si fiers, ces fieffés vieux salauds !
Et souvent endormis bien avant de revenir sur l'édredon
Pour une seconde séance, la bite faisant triste mine,
Combien sont partis à l'aube, l'air tellement penaud ?

Ces jours moroses où le sang noir n'apportait que tristesse,
Revenant chaque mois, flots maudits qui m'épuisaient,
Me laissant exsangue, en colère contre cet utérus inutile
Que tant de laboureurs tentaient d'ensemencer en finesse,
Ces jours-là ont marqué de traces indélébiles à tout jamais
Mon esprit tout autant que ma pauvre petite bedaine stérile !

Ardênne ou Djosène

Vent frivole de novembre aux souffles longs d'hiver,
Toi qui remontes les forêts, les lacs, les étangs sans hâte,
Hurlant des mille voix qui retenues enfin se libèrent,
Tu inclines et énerves de tes cris que plus rien ne mate.

Caresses sous des robes sombres des jours d'automne,
Tu réinventes la vie par la vigueur de ton haleine fraîche,
Entraînant dans ton long sillage, en rondes monotones,
Les derniers crins des arbres rois aux branches revêches.

Alors échevelés et impavides aux heures de grandes tempêtes,
Le couple au coin de l'âtre savoure par tes rugissements
Le bonheur de se serrer l'un contre l'autre, corps en fête,
Vivant encore un moment, réinventant tes gémissements.

Elle, la tête sur son épaule, t'écoute battre la campagne,
T'engouffrant dans chaque anfractuosité, ivre de colère
De ne pas voir ton alliée, neige, absente, d'où ta hargne,
Venir t'épauler dans ta recherche d'un tendre adultère.

Lui, effleurant sa joue du bout de ses lèvres tant humides,
Trouvant dans ta respiration grisante un vrai prétexte
Pour la câliner et pour l'aimer encore d'une manière si avide,
Celle qui revit et renaît dans ce merveilleux contexte.

Bise de décembre, grinçante et coupante lame de verre,
Courbant la tête du passant perdu, de la jeunesse oubliée
Tu fabriques des enfants de montagne sans jamais en faire,
Générateur de familles entières qui semblent tant t'ignorer.

Vent du nord, Ardênne ou Djosène venant de nord-ouest,
Frappant de vos respirations les endroits les plus reculés,
Combien d'étreintes, combien de minots sont nés, du reste,
Lors de vos furieuses cavalcades, de vos belles envolées ?

Et ces enfants de lune, durs comme le granit de leur terre,
Ne voudront jamais baisser la tête, plier sous ton joug.
Ils ne se souviendront de ton souffle que pour refaire
Les gestes doux et les caresses lors de tes jeux de fou !

Vent d'amour et vent d'espoir, vous êtes les vrais déclencheurs
De leurs nuits d'amour au coin de l'âtre où se consume le bois.
Combien de femmes gémissent sous vos sanglots ? Vos longs pleurs
Activent les braises et réunissent les corps qui en l'air s'envoient.

Avant…

Si vous saviez… comme c'était bien avant ! Oui… avant !
Mais avant quoi ? Avant qui ? Avant le premier homme,
Point d'amour ; et depuis celui-ci, tellement d'emmerdements.
Le sexe fait tourner le monde et vous rend dingue, en somme.

Oui, le cul, avant, c'était si beau ! Ah, mais avant qui, avant quoi ?
Une queue dans une chatte, une chatte qui galope après des bites !
Et les mecs pour celles-ci se battent pour conquérir leurs proies,
Se tuent et se meurtrissent pour un cul qui déambule et les excite.

Ils cherchent dans les bas-fonds, avec opiniâtreté la pucelle,
Reniflant comme des chiens affamés l'odeur très alléchante
D'une jolie fille, comme de la plus maligne des jouvencelles,
Allant d'un postérieur à un autre avec une envie constante.

Si vous saviez… comme c'était bien avant ! Ah oui, mais ?
Pourquoi se battre pour des demoiselles si nombreuses ?
Il y en a pour tous, et chaque jour de nouvelles il en naît.
Alors pourquoi se déchirer pour en découvrir une sérieuse ?

Il suffit parfois de tendre la main ou d'offrir un sourire.
Elles viennent gentiment à eux sans craintes ni hostilités
Pour peu qu'ils soient affectueux et qu'ils sachent leur dire
Qu'elles sont belles, pour les inviter à rapidement s'aliter.

Si vous saviez… comme souvent elles aiment être baisées !
Et si c'était mieux avant, c'est que peut-être, oui aussi,
Les beaux messieurs savaient vraiment mieux les apprécier,
Ces rondeurs qui se déhanchent sous des regards ébahis.

Alors le sexe reste le sexe, et les femmes un peu moins naïves
Savent-elles plus aisément aujourd'hui qu'hier dire non
Aux attentes de ces mâles dont les démarches toutes relatives
Engendrent ces approches feutrées de leurs amours sans nom ?

Si vous saviez… comme la drague de naguère avait du bon !
Quand l'homme était grand causeur avec ses très jolis mots,
Quand avec une verve sans faille, ses grands gestes alliés au son
Le rendaient touchant et que les plus audacieux sortaient du lot.

Alors les filles de maintenant sont aussi bonnes que celles d'antan,
Et l'amour reste toujours une histoire de foutre et de queues
Prêtes à pénétrer les plus généreux de ces derrières appétissants,
Ne vous en déplaise à tous, bons vivants autant que grincheux !

Si vous saviez… comme c'était bien avant ! Oui… quand ?
Pourtant c'est si bon aujourd'hui aussi qu'elles redemandent
De cet amour toujours promis et donné bien peu, trop souvent ;
Le sexe fait tourner le monde, et les hommes sont… des glands !

Du bistrot au café

Ils ont quitté le bistrot parce qu'il fermait leur café,
Tout cela pour finalement se retrouver au jardin,
Et c'est entre amis que refleurissent sans effets
Les lignes roses et coquines de leurs si doux desseins.

Ils se racontent des histoires, des récits de poétesses
Et des contes remplis de jolies promesses,
Des fictions narrant des amours pittoresques
Toutes issues, il est vrai, de légendes de fesses !

Alors ils recherchent et invitent les meilleurs,
S'alliant à des buveurs invétérés, chevaliers
À la langue bien pendue, bien dérouillée,
Plume aisée mettant à nu les pires horreurs.

Peu importe l'écrit tant que leur prose,
Celle pondue et non celui qu'il pose
Reste et fasse vibrer en chaque cœur la rose,
Celle dont les racines défendent nos causes.

Ils ont quitté le bistrot parce qu'il fermait leur café,
Tout cela pour finalement se retrouver au jardin
Et sont venus s'attabler en bonne place, hein !
De grands enfants qui rêvent de vers parfaits.

Depuis longtemps

Depuis longtemps, nous avions espéré un petit ventre rond qui ne voulait pas venir.
Voilà qu'un beau matin – ou était-ce un après-midi ? – la nouvelle est tombée.
Ils s'y sont vraiment mis à deux pour toi, pour qu'ils aient un avenir.
Maman et Papa sont venus voir Mamie pour lui annoncer
Que dans quelques mois tu serais là. Alors,elle t'imagine avec de longs soupirs ;
Le temps semble couler plus doucement lorsque l'on espère l'enfant qui nous est cher.
Puis, par une fin de nuit bien froide, le cadeau de Noël prend son premier air.

Jusqu'à ce matin de décembre tu t'appelais pour nous tous Henriette,
Et à cette aube nouvelle, au monde changé, tu te nommes désormais Lily.
Maman se repose : Papa, fier, savoure ta tendre présence dans les yeux,
Il te présente à tous en photo, puisqu'ils nous ont fermé ces lieux.
Où tu viens d'arriver, la grippe nous vole un peu cet instant de magie.
Adorable bébé calme et rose entouré d'une multitude de layette,
Nous te voyons enfin, pour un vrai premier câlin dans ton petit lit.

Comme tu es belle, et que combien tu grandis ! Tes sourires sont plus ciblés :
Au fil des jours tu regardes, et pour les donner c'est toi qui choisis.
Les petits pots, un à un sont avalés et ton petit corps s'épanouit.
Tu cries un peu, tu ris, tu nous ravis ! On t'aime, merveilleux bébé.
Tes petites jambes prennent de l'assurance et tu voudrais déjà
T'en servir pour filer vers la vraie vie, celle où de ton youpala,
Impatiente, emplie de ta jeunesse, tu traces partout dans la véranda

Les mois défilent et te voilà d'une robe blanche bien vêtue ;
Nous t'accompagnons pour cette fête en ton honneur.
Nous sommes tous là, toute la famille avec des regards émus
Qui te donne la main pour entrer dans l'église de Saint-Amé.
Ils t'ont fait couler de l'eau sur le front, tu n'as pas eu peur.
Ensuite ils te donnent des cadeaux pour te crier leur amour :
Tu es la reine de cette familiale journée, qui sera souvenir pour toujours.

Bonheur d'un jour, bonheur de toujours. Lily, l'amour
C'est à travers toi qu'il vit et grandit, par tes sourires spontanés
Puisque qu'il ne se passe pas d'instant où tes regards glamour
Ne nous rappellent que l'espoir est dans tes yeux émerveillés.
Petite graine de tendresse, Lily, de notre cœur tu restes notre soleil,
Et nous en voudrions encore et encore d'autres tous pareils
Pour que nos automnes ne soient jamais noyés dans des hivers déguisés.

À Lily…

La complainte du Poivrot

Comment fait-il pour s'en servir après avoir autant picolé ?
C'est vrai qu'il préfère le pinard à l'eau qui le ferait rouiller.
Alors comment fait-il pour encore bander, ce vieux pervers ?
C'est vrai qu'il préfère les verres pleins aux fruits bien verts.

Puis de sa bouteille vide à la suivante, il n'a donc pas de repos.
Ou alors seulement pour se les rouler, ses incroyables mégots.
Son coude levé est légendaire, son verre vidé est mythe autant,
Et ses clopes parfois bien chargées, c'est encore plus marrant.

Il baise comme il vit ; ma foi, c'est dit : cochon qui s'en dédit !
De la pétasse bon marché, parfois payée pour un après-midi,
Des femmes au grand cœur pourvu qu'il lui reste de l'artiche,
Et bien entendu que pour le sucer, s'il paye elles s'en fichent.

Alors comment fait-il pour encore bander, ce vieux débris
Qui espère toutefois toujours trouver la plus belle des souris
À la sortie d'un bistrot où il se sera une fois de plus bituré ?
Mais c'est désormais moins de verres qu'il lui faut absorber.

Si d'aventure une pucelle farfelue vient à monter chez lui,
Est-ce qu'il saura encore un minimum remonter sa momie,
Celle dont il était si fier, celle qu'il a noyée dans tant de bières
Et qui aujourd'hui ne ressemble plus qu'à une serpillière ?

Passant du gin au calva, sans oublier la bouteille de vodka,
Il espère encore après cela s'occuper de leurs si beaux cas.
Il en oublie parfois qu'à force de faire la nouba avec ses potes,
Sa bite fatiguée regarde moins son nez qu'elle ne reluque ses bottes !

Mais si tailler une pipe à de la guimauve n'est pas chose tellement aisée,
Et puisqu'il sort souvent de ses fouilles des paquets de billets fripés,
Les filles de joie s'en fichent pas mal, que pour bander il ait des difficultés,
Pourvu, pourvu mon Dieu, qu'en fin de compte elles soient payées.

La prière de la chaise

Ils viennent tous un jour sur moi poser leurs fesses,
Gros culs larges et pleins de grandes promesses
Se calant sur ma paille pas toujours avec délicatesse.
Mais je suis solide et je les reçois toujours en souplesse.

Fesses de rois ou de reines, fesses de mendiants ou de gueuses,
Viennent sur moi pour une minute ou une éternité heureuse.
Culs de belles ou de moches, jamais n'en refuse de ces affreuses
Qui s'arrêtent sur moi un moment pour les rendre joyeuses.

Débordants ou étroits, tous y trouvent leur place pour peu
Qu'un autre leur cède l'assise pour que je sente le feu
De ces derrières rembourrés ou trop mous… ça se peut :
Tous sur moi cherchent relaxation, et je reçois qui veut.

Sous leur poids, je ploie parfois avec ou sans vraies joies,
M'enivrant souvent de leurs odeurs de vieux bourgeois
Tout autant que celles des dames de salons qui les envoient ;
Je les prends tous, ces arrière-trains mornes ou grivois.

Au bordel comme au palais, je suis et j'y reste à attendre
Le chaland fatigué ou la rombière qui vient de s'y vendre.
Lavés et propres, mais souvent gardant les arômes tendres
Des amours passées, je les attends et me laisse surprendre.

Alors fesses joufflues ou culs menus, je vous offre ce paillasson
Pour vous y reposer un peu, le temps d'une toute petite chanson,
Ne vous demandant rien d'autre vraiment qu'un peu d'attention
Pour moi, pauvre chaise qui vous adule en qualité de croupion…

Lioubov

Jennifer

Depuis si longtemps ma vie était devenue
Un désert où j'errais, seul et dégoûté de tout.
Désespéré, je n'avais plus le moindre atout
Car Roxane avait été jugée malvenue.

Je n'attendais plus rien de cette sombre vie ;
Je n'aspirais plus qu'à me fondre dans les ténèbres,
Je marchais sur des ruines, les cieux étaient funèbres !
Lioubov périssait d'une soif inassouvie…

Une soif d'amour, de bonheur et de lumière :
Tout ce qui m'était dorénavant interdit
En application de je ne sais quel édit
Qui m'avait condamné à porter des œillères.

Puis tu es arrivée, toi, belle Jennifer
Si discrètement, et tu as su devenir
Aussi rapidement, promesse d'avenir.
Et devant tant de douceur, qu'aurais-je pu faire ?

Je ne pouvais que céder à tes avantages
À ta beauté, ta haute sensualité…
Il me fut vraiment impossible de lutter
Malgré notre importante différence d'âge.

Mais cela n'avait pas d'importance à tes yeux
Car tu me trouvais de nombreuses qualités,
Même si je n'avais pas de moralité ;
Et tu ne me considérais pas comme un vieux !

Tu m'as séduit ; tu es arrivée à tes fins :
Tout récemment, tu t'es retrouvée dans mon lit…
Nous avons passé deux heures de pure folie,
Et tous nos plaisirs, Jennifer, n'étaient pas feints.

Comment m'as-tu donné autant de jouissance ?
Tu m'as fait découvrir un plaisir si puissant…
J'ai cru t'offrir ma semence mêlée à mon sang
Car mon orgasme était d'une telle puissance !

Depuis cette matinée, j'ai dû réfréner
Mon désir de t'avouer le doux sentiment
Qui de notre relation serait le ciment ;
Mais tu lui préfères un érotisme effréné.

Pourtant, sans tenir compte de tes réticences
Je veux t'amener doucement sur un chemin
Où nous pourrions vagabonder main dans la main,
Là où les sentiments donneraient plus de sens.

J'ai enfin osé te parler de mon amour.
Crois-moi, Jennifer, j'en ai été soulagé :
Tu seras mon ultime amour, je suis âgé…
À présent je veux vivre, mais le temps est si court !

Une seule question : qu'allons-nous devenir ?
Seulement embrasser ta fissure secrète ?
Ou bien échanger des mots d'amour sous la couette ?
Je me demande encore : que sera l'avenir ?

Une rencontre

Pourquoi ? C'est la question que je me pose ;
Est-ce le hasard ou bien le destin
Qui a fait que ce soir, dans le noir, j'ose
Tremblant, mais plein d'espoir, prendre ta main ?

Et quand je comprends, dans ton doux regard
Que tu m'accordes d'avance un baiser,
C'est avec les plus grands égards
Que je me rapproche pour t'embrasser.

Ah, quel bonheur lorsqu'une douce étreinte
Unit pour la première fois nos corps !
Avec gourmandise et ardeur non feinte
Nos lèvres s'unissent et demandent « Encore… »

Comme deux timides adolescents
Qui se découvrent, pendant plus de deux heures
Nous échangeons des baisers incessants
Qui nous font découvrir le vrai bonheur.

Plus de cent fois, tu dis « Je dois partir… »
Mais ton cœur et tous tes sens en émoi
Réfrènent et font obstacle à ce désir :
Tu reviens dans mes bras, tout contre moi.

Supplique

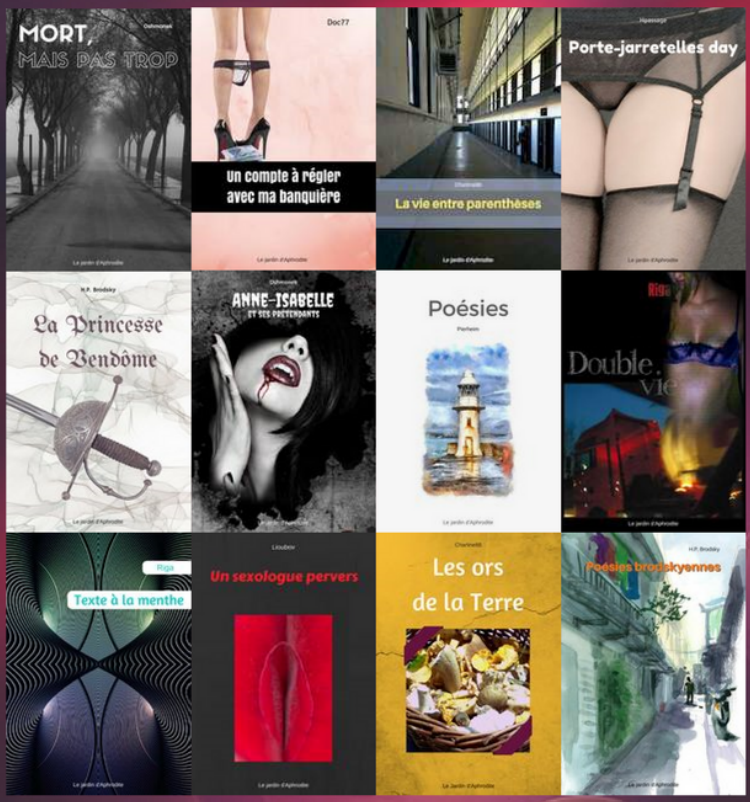
Jennifer, ô reine de mes nuits blanches,
C'est à toi que je dédie ce poème
Rêvant de poser mes mains sur tes hanches,
Moi qui ne suis qu'un enfant de Bohème.

Daigneras-tu assouvir mon désir
De venir m'abreuver entre tes cuisses
Pour te donner enfin tout le plaisir
Que tu attends, et satisfaire nos vices ?

Je désire tant ton doux coquillage
Que je vais encore me surpasser
Malgré notre différence d'âge
Pour te faire crier et gémir « Assez… »

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite